

**Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques**

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

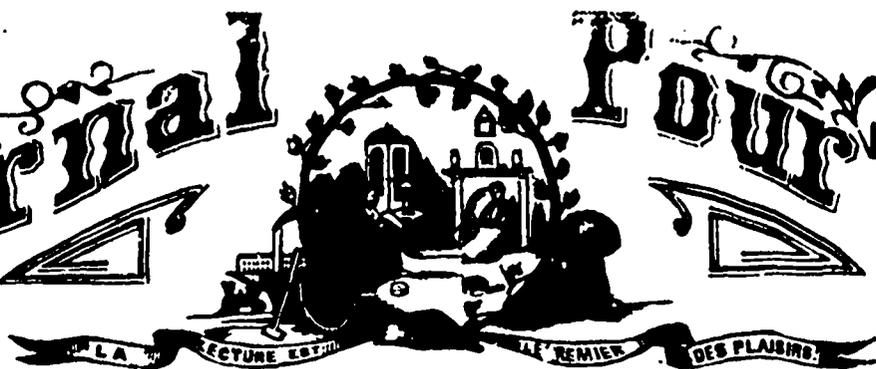
Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

# Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 8 JUILLET, 1880.

No. 25.

## Québec et la Fête Nationale.

*Du Canada Musical, de Montréal.*

La grande convention nationale annoncée depuis près d'un an, a enfin eu lieu, les fêtes du 24 juin '74 se sont répétées à Québec. Ont-elles eu plus, ou moins de succès? Nous ne sommes pas en position de le dire, toutefois si nous croyons le témoignage de beaucoup d'étrangers, l'affluence aurait été moins grande à Québec, mais l'ensemble des démonstrations plus brillant, et d'un caractère à laisser des impressions plus vivaces chez ceux qui ont pris part.

*En Constitutionnel des Trois-Rivières.*

Ceux qui ont eu le bonheur d'assister à cette fête grandiose en conserveront longtemps le souvenir, car elle a été admirable sous tous les rapports. L'ordre le plus parfait, l'entrain le plus enthousiaste n'ont cessé de régner parmi les touristes de la vieille capitale. Les citoyens de Québec se sont montrés en ce jour, ce qu'ils ont toujours été, affables, généreux, courtois, bienveillants et remarquables par le type qui caractérisait si bien nos ancêtres. La fête nationale ici a un caractère religieux et c'est même son principal caractère. C'est ce qui a été le cachet de la grande démonstration nationale cette année.

Dès l'aurore de ce jour à jamais mémorable, des milliers de personnes étaient en marche et se rendaient sur les plaines d'Abraham où devait se célébrer la messe Pontificale. Cet air spectacle touchant de voir environ cinquante mille personnes agenouillées sur le sol et implorant les bénédictions de l'Éternel sur le peuple qui le priait dans le moment. La messe fut chantée par Mgr. E. A. Taschereau, archevêque de Québec, et le sermon de circonstance a été prononcé par Mgr. Racine, évêque de Sherbrooke et dont la renommée d'éloquence est bien connue de tous les Canadiens. Aussi ce sermon a-t-il été un chef-d'œuvre d'éloquence et un élan sublime de patriotisme, amour de la patrie qui se traduisait si bien par ces paroles du psalmiste: *Eccc quam bonum et quam jucundum, habitare fratres in unum.* A l'élevation une salvo d'artillerie annonça au peuple chrétien que le Dieu trois fois saint était élevé entre le ciel et la terre et demandait un acte d'amour à ses créatures. A la fin de la messe un coup de canon annonça le départ de la procession et tous les Canadiens se levèrent portant sur leur cœur la feuille d'érable et le castor canadien, ils se mirent en marche, suivant avec un légitime orgueil le vieux drapeau de Carillon tout troué de balles, mais plus beau encore que le plus riche et le plus neuf de tous les drapeaux. Il y

avait dans la procession un grand nombre de chars allégoriques et de bannières. Ces chars allégoriques représentaient les différents arts et métiers, et ils étaient pour la plupart d'une grande richesse, les bannières étaient aussi très belles. La société St. Jean-Baptiste de cette ville avec sa bannière et son corps de musique figurait dans la procession.

A six heures du soir, il y avait un banquet et toutes les célébrités qui étaient présentes à Québec faisaient partie des convives qui y assaient. Des discours furent prononcés par Son Excellence le Gouverneur-Général, par Mgr. E. A. Taschereau, par M. Rheame, par l'hon. P. J. O. Chauveau, le Comte Jules de Foucault, M. Claudio Jannet, le Juge Plamondon, l'hon. M. Chapleau, M. Lange-lier et quelques autres.

La ville de Lévis a rivalisé de zèle en cette occasion, avec la vieille cité de Champlain. En somme la fête a été magnifiquement belle sous tous les rapports. Maintenant, nous attendons beaucoup de la Convention Nationale. Les personnes qui sont dans les différents comités, sont des gens influents, animés d'un grand amour pour la patrie et qui seront sans doute portés à délibérer sur les matières les plus importantes qui nous regardent et qui doivent faire le bonheur et la prospérité du Canada. C'est ce que nous attendons de la convention nationale, et nous osons croire que nos espérances ne seront pas déçues.

*Du Jean Baptiste, de Northampton, Mass.*

Comme nos lecteurs ont pu s'en convaincre déjà, le nombre de Canadiens venant des États-Unis n'a pas été ce que l'on avait droit d'attendre, surtout si l'on se reporte à l'année 1874, à la convention de Montréal. Mais le succès de la fête qui se trouvait compromis de ce côté a trouvé son avantage ailleurs, puisque 25,000 à 30,000 Canadiens foulèrent le sol de Québec le 24 juin. La vieille cité de Champlain a été témoin d'un de ces événements qui se rencontrent à de rares intervalles dans l'histoire d'un peuple. Elle a vu réunis dans son sein les trois éléments divers qui composent la race française. Les uns venaient au nom de cette France que nous chérissons toujours, prouver à ses descendants que nous ne sommes pas oubliés. Les autres, ceux qu'un sort cruel a poussés vers l'étranger, ont été revoir leur anciens amis, et la troisième partie se trouvait représentée par ceux qui ont toujours eu le bonheur de vivre à l'ombre du drapeau de Carillon, ceux qui n'ont point connu les douleurs de l'exil. Quand commença le défilé de la procession, tous les fronts étaient rayonnants, tous les cœurs battaient d'émotion. Cette masse

rassemblée de tous les points de l'Amérique du Nord a opéré sa marche à travers les principales rues de Québec. Là, chaque endroit évoque un souvenir, chaque morceau de terre renferme un débris de notre histoire. Une particularité qu'il est bon de noter, c'est que le programme a été observé fidèlement, à la grande satisfaction de tous. Le gage du succès c'est de pouvoir dire que les choses ont été bien faites. Que le nombre de ceux qui ont répondu à l'appel de la patrie n'ait pas été conforme au désir manifesté par les organisateurs, voilà une circonstance absolument secondaire, puisqu'on a su faire les choses avec entente et harmonie. Il y a lieu de croire cette année que tout le monde a été satisfait. Et ce qui mérite des éloges plus que tout autre chose c'est que personne n'a rencontré des déceptions comme à Montréal en 1874. Au moins, il n'en a pas été question. La procession qui comptait des milliers de personnes a défilé par les rues mentionnées sur le programme. Toutes les branches sociales étaient représentées dans ses rangs, et d'une manière digne encore. On n'avait reculé devant aucun trouble, devant aucune dépense pour procurer à chaque société les insignes de la profession qu'elle représentait. Nous regrettons grandement de ne pouvoir donner une description des chariots et des objets, remarquables, soit par leur richesse, soit par leur originalité, qui ont passé devant les spectateurs stationnés dans les parterres ou aux fenêtres de leurs demeures.

—30—

## PROVERBES CHINOIS.

Il n'y a que les fous et les Européens qui voyagent.

Lorsqu'on tombe, ce n'est pas le pied qui a tort.

Il n'y a de tache qu'en un endroit et tout l'habit est gâté.

Un jour en vaut trois pour qui fait chaque chose en son temps.

Qui est embarrassé de son loisir est toujours accablé d'affaires.

La bête cache un rubis, mais ne le tache pas.

Il en est des poètes, des peintres, des musiciens comme des champignons: pour un bon, dix mille mauvais.

Un fils qui fait verser des larmes à sa mère, peut seul les essuyer.

Les bijoux sont la dernière chose qu'on achète et la première chose qu'on vend.

Une femme laborieuse arrange sans cesse ses meubles; un homme studieux dérange sans cesse ses livres.

Les plus bouchés ont de l'esprit pour deviner ce que veut dire un riche quand il parle; les plus spirituels ne comprennent qu'à demi ce que dit un pauvre.

## Un Hivernage dans les Glaces

Suite.

XV.

## LES OURS BLANCS.

Après le départ de Louis Cornbutte, Penellan avait soigneusement fermé la porte du logement, qui s'ouvrait au bas de l'escalier du pont. Il revint près du poêle, qu'il se chargea de garder, pendant que ses compagnons regagnaient leur lit pour y retrouver un peu de chaleur.

Il était alors six heures du soir, et Penellan se mit à préparer le souper. Il descendit à la cambuse pour chercher de la viande salée, qu'il voulait faire amollir dans l'eau bouillante. Quand il remonta, il trouva sa place prise par André Vasling, qui avait mis des morceaux de graisse à cuire dans la bassine.

— J'étais là avant vous, dit brusquement Penellan à André Vasling, pourquoi avez-vous pris ma place ?

— Par la raison qui vous fait la réclamer, répondit André Vasling, parce que j'ai besoin de faire cuire mon souper !

— Vous enlèverez cela tout de suite, répliqua Penellan, ou nous verrons !

— Nous ne verrons rien, répondit André Vasling, et ce souper cuira malgré vous !

— Vous n'y goûterez donc pas ! s'écria Penellan, en s'élançant sur André Vasling, qui saisit son coutelas, en s'écriant : " A moi, les Norvégiens ! à moi Aupic ! " Ceux-ci, en un clin d'œil, furent sur pied, armés de pistolets et de poignards. Le coup était préparé.

Penellan se précipita sur André Vasling, qui s'était sans doute donné le rôle de le combattre tout seul, car ses compagnons coururent aux lits de Misonne, de Turquiette et de Pierre Nouquet. Ce dernier, sans défense, accablé par la maladie, était livré à la férocité d'Herming, le charpentier, lui, saisit une hache, et, quittant son lit, il se jeta à la rencontre d'Aupic. Turquiette et le Norvégien Jocki luttèrent avec acharnement. Gervique et Gradlin, en proie à d'atroces souffrances, n'avaient même pas conscience de ce qui se passait auprès d'eux.

Pierre Nouquet reçut bientôt un coup de poignard dans le côté, et Herming revint sur Penellan, qui se battait avec rage. André Vasling l'avait saisi à bras-le-corps.

Mais dès le commencement de la lutte, la bassine avait été renversée sur le fourneau, et la graisse, se répandant sur les charbons ardents, imprégnait l'atmosphère d'une odeur infecte. Marie se leva en poussant des cris de désespoir, et se précipita

vers le lit où râlait le vieux Jean Cornbutte.

André Vasling, moins vigoureux que Penellan, sentit bientôt ses bras repoussés par ceux du timonier. Ils étaient trop près l'un de l'autre pour pouvoir faire usage de leurs armes. Le second, apercevant Herming, s'écria : " A moi ! Herming !

— A moi ! Misonne ! " cria Penellan à son tour.

Mais Misonne se roulait à terre avec Aupic, qui cherchait à le percer de son coutelas. La hache du charpentier était une arme peu favorable à sa défense, car il ne pouvait la manœuvrer, et il avait toutes les peines du monde à parer les coups de poignard qu'Aupic lui portait.

Cependant, le sang coulait au milieu des rugissements et des cris. Turquiette, terrassé par Jocki, homme d'une force peu commune, avait reçu un coup de poignard à l'épaule, et il cherchait en vain à saisir un pistolet passé à la ceinture du Norvégien. Celui-ci l'étreignait comme dans un étau, et aucun mouvement ne lui était possible.

Au cri d'André Vasling, que Penellan acculait contre la porte d'entrée, Herming accourut. Au moment où il allait porter un coup de coutelas dans le dos du Breton, celui-ci d'un pied vigoureux l'étendit à terre. L'effort qu'il fit permit à André Vasling de dégager son bras droit des étreintes de Penellan, mais la porte d'entrée, sur laquelle ils pesaient de tout leur poids, se défonça subitement, et André Vasling tomba à la renverse.

Soudain, un rugissement terrible éclata, et un ours gigantesque apparut sur les marches de l'escalier. André Vasling l'aperçut le premier. Il n'était pas à quatre pieds de lui. Au même moment, une détonation se fit entendre, et l'ours, blessé ou effrayé, rebroussa chemin. André Vasling, qui était parvenu à se relever, se mit à sa poursuite, abandonnant Penellan.

Le timonier replaça alors la porte défendue et regarda autour de lui. Les hommes et Turquiette, étroitement garottés par leurs ennemis, avaient été jetés dans un coin et faisaient de vains efforts pour rompre leurs liens. Penellan se précipita à leur secours, mais il fut renversé par les deux Norvégiens et Aupic. Ses forces épuisées ne lui permirent pas de résister à ces trois hommes, qui l'attachèrent de façon à lui interdire tout mouvement. Puis, aux cris du second, ceux-ci s'élançèrent sur le pont, croyant avoir affaire à Louis Cornbutte.

Là, André Vasling se débattait contre un ours, auquel il avait porté déjà deux coups de poignard. L'animal, frappant l'air de ses pattes formidables, cherchait à atteindre André Vasling. Celui-ci, peu à peu

acculé contre le bastingage, était perdu, quand une seconde détonation retentit. L'ours tomba. André Vasling leva la tête et aperçut Louis Cornbutte dans les enfléchures du mât de misaine, le fusil à la main. Louis Cornbutte avait visé l'ours au cœur, et l'ours était mort.

La haine domina la reconnaissance dans le cœur de Vasling ; mais, avant de la satisfaire, il regarda autour de lui. Aupic avait eu la tête brisée d'un coup de patte, et gisait sans vie sur le pont. Jocki, une hache à la main, paraît, non sans peine, les coups que lui portait ce second ours qui venait de tuer Aupic. L'animal avait reçu deux coups de poignard, et cependant il se battait avec acharnement. Un troisième ours se dirigeait vers l'avant du navire.

André Vasling ne s'en occupa donc pas, et, suivi d'Herming, il vint au secours de Jocki ; mais Jocki, saisi entre les pattes de l'ours, fut broyé, et quand l'animal tomba sous les coups d'André Vasling et d'Herming, qui déchargèrent sur lui leurs pistolets, il ne tenait plus qu'un cadavre entre ses pattes.

— Nous sommes plus que deux, dit André Vasling d'un air sombre et farouche ; mais si nous succombons, ce ne sera pas sans vengeance !

Herming recharga ses pistolets, sans répondre. Avant tout, il fallait se débarrasser du troisième ours. André Vasling regarda du côté de l'avant et ne le vit pas. En levant les yeux, il l'aperçut debout sur le bastingage et grimant déjà aux enfléchures pour atteindre Louis Cornbutte. André Vasling laissa tomber son fusil qu'il dirigeait sur l'animal, et une joie féroce se peignit dans ses yeux.

— Ah ! s'écria-t-il, tu me dois bien cette vengeance-là !

Cependant Louis Cornbutte s'était réfugié dans la hune de misaine. L'ours montait toujours, et il n'était plus qu'à six pieds de Louis, quand celui-ci épanla son fusil et visa l'animal au cœur.

De son côté, André Vasling épaula le sien, pour frapper Louis si l'ours tombait.

Louis Cornbutte tira, mais il ne parut pas que l'ours eût été touché, car il s'élança d'un bond sur la hune. Tout le mât en tressaillit.

André Vasling poussa un cri de joie.

— Herming ! cria-t-il au matelot norvégien, va me chercher Marie ! Va me chercher ma fiancée !

Herming descendit l'escalier du logement.

Cependant, l'animal furieux s'était précipité sur Louis Cornbutte, qui chercha un abri de l'autre côté du mât ; mais, au moment où sa patte énorme s'abattait pour lui briser la tête, Louis Cornbutte, saisissant l'un des galhanbans, se laissa glisser jus-

qu'à terre, non pas sans danger, car, à moitié chemin, une balle siffla à ses oreilles. André Vasling venait de tirer sur lui et l'avait manqué. Les deux adversaires se retrouvèrent donc en face l'un de l'autre, le coutelas à la main.

Ce combat devait être décisif. Pour assouvir pleinement sa vengeance, pour faire assister la jeune fille à la mort de son fiancé, André Vasling s'était privé du secours d'Herminig. Il ne devait plus compter que sur lui-même.

Louis Cornbutte et André Vasling se saisirent chacun au collet, et se tinrent de façon à ne pouvoir plus reculer. Des deux l'un devait tomber mort. Ils se portèrent de violents coups, qu'ils ne parèrent qu'à demi, car le sang coula bientôt de part et d'autre. André Vasling cherchait à jeter son bras droit autour du cou de son adversaire pour le terrasser. Louis Cornbutte, sachant que celui qui tomberait était perdu, le prévint, et il parvint à le saisir des deux bras; mais, dans ce mouvement, son poignard lui échappa de la main.

Des cris affreux arrivèrent en ce moment à son oreille. C'était la voix de Marie, qu'Herminig voulait trainer. La rage prit Louis Cornbutte au cœur; il se raidit pour faire plier les reins d'André Vasling; mais, à ce moment, les deux adversaires se sentirent saisis tous les deux, dans une étreinte puissante.

L'ours, descendu de la hune de misaine, s'était précipité sur ces deux hommes.

André Vasling était appuyé contre le corps de l'animal. Louis Cornbutte sentait les griffes du monstre lui entrer dans les chairs. L'ours les étreignait tous deux.

« A moi! à moi, Herminig! put crier le second.

—A moi! Penellan! s'écria Louis Cornbutte.

Des pas se firent entendre sur l'escalier. Penellan parut, arma son pistolet et le déchargea dans l'oreille de l'animal. Celui-ci poussa un rugissement. La douleur lui fit ouvrir un instant les pattes, et Louis Cornbutte, épuisé, glissa sans mouvement sur le pont; mais l'animal, les refermant avec force dans une suprême agonie, tomba en entraînant le misérable André Vasling dont le cadavre fut broyé sous lui.

Penellan se précipita au secours de Louis Cornbutte. Aucune blessure grave ne mettait sa vie en danger, et le souffle seul lui avait manqué un moment.

« Marie! dit-il en ouvrant les yeux.

—Sauvée! répondit le timonier. Herminig est étendu là, avec un coup de poignard au ventre!

—Et les ours?

—Morts, Louis, morts comme son

ennemis! Mais on peut dire que, sans ces bêtes-là, nous étions perdus! Vraiment! ils sont venus à notre secours, remercions donc la Providence!"

Louis Cornbutte et Penellan descendirent dans le logement, et Marie se précipita dans leurs bras.

XVI.

CONCLUSION.

Herminig, mortellement blessé, avait été transporté sur un lit par Misonne et Turquette, qui étaient parvenus à briser leurs liens. Ce misérable râlait déjà, et les deux marins s'occupèrent de Pierre Nouquet, dont la blessure n'offrait heureusement pas de gravité.

Mais un plus grand malheur devait frapper Louis Cornbutte. Son père ne donnait plus signe de vie! Était-il mort avec l'anxiété de voir son fils livrer à ses ennemis? Avait-il succombé avant cette terrible scène? On ne sait. Mais le pauvre vieux marin, brisé par la maladie, avait cessé de vivre!

(A continuer.)

LA FÉE NOIRE

A partir de cette soirée, sous le portail même de l'église Sainte-Geneviève, on put voir tous les jours un nègre mendiant, un nègre à la taille haute et fière... un nègre à la barbe blanche, et que rendaient plus intéressant encore les pittoresques guenilles qui lui restaient de son et pénible voyage pédestre à travers les chemins de France et d'Italie.

Il était là dès l'aube naissante, il y restait jusqu'aux dernières lueurs du crépuscule immobile et toujours debout, appuyé sur le même bâton de voyage, son large feutre grisâtre incessamment tendu comme la sébile en bois d'un aveugle.

En passant auprès de lui, dévotes et petits enfants s'éloignaient d'abord avec une surprise quel que peu mêlée d'effroi.

Mais on n'attendait pas à revenir sur ses pas, tant il y avait d'évangélique douceur dans le regard baissé du mendiant, tant il y avait d'attractive supplication dans son mutisme absolu, dans sa pose respectueuse et grave.

Aussi les gros sous, voire même les pièces blanches, commencèrent-ils à pleuvoir quotidiennement dans la main noire.

V.

Grâce à cette bienfaisante rosée de cuivre et d'argent, la petite Jocelyne put bientôt être placée chez une excellente nourrice, qui lui donna les premiers soins que, naturellement, ne pouvait pas lui donner Bob.

Pendant ce temps là, le dévoué nègre économisa.

Il l'avait dit... Que lui fallait-il pour lui-même? De l'eau et du pain... voilà tout.

Quant au costume, ses haillons même constituaient sa richesse, et il n'avait nul besoin d'en changer.

Lorsque Jocelyne revint de nourrice, elle put donc être reçue dans une petite mansarde, il est vrai, mais dans une mansarde si coquette, si propre, si guillerote, qu'elle devait sembler un palais aux yeux d'un enfant qui sortait d'une chaumière de village.

Quant à Bob, il couchait au fond d'une souspente ménagée dans l'une des encoignures du palier.

Cinq ou six années se passèrent ainsi.

Confiant Jocelyne chaque matin à la tendre vigilance d'une bonne voisine, le mendiant noir allait s'installer à son poste.

Chaque soir, il rentrait au logis, en apportant à sa fille d'adoption quelque friandise ou quelque joujou, voire même souvent quelque enfantine toilette.

Et lorsque l'enfant s'avisait de questionner, Bob répondait toujours en élevant vers le ciel un doigt mystérieux.

—Ce n'est pas moi... Jocelyne... c'est la fée noire?

Jocelyne s'habitua donc à aimer, à bénir à prier tous les soirs l'invisible lutine des colonies.

Cependant, comme elle commençait à s'étonner des perpétuelles guenilles de son père adoptif, et comme d'autre part, Bob se faisait une joie de mener promener sa chère petite blondine sans qu'elle eût à rougir de lui, le bon noir résolut enfin de se départir de sa stricte économie relativement à la toilette.

En conséquence, il s'acheta au Temple un superbe pantalon nankin qui n'avait encore été porté que par deux ou trois paires de jambes, un gilet noisette confectionné avec une vieille toque de femme, un habit vert pomme provenant d'un extapis de billard, et un chapeau gris qui conservait pieusement sous sa nouvelle forme les moirâtes mouchetures de feu le lapin de la peau duquel il avait été soustrait à la suite d'une gibelotte.

Ajoutez à cela des souliers lacés neufs, et une cravate d'un superbe rouge vif, et vous retrouverez votre Bob beaucoup plus bourgeoisement mis, mais infiniment moins pittoresque que sous ses haillons de mendiant.

A l'avenir, il les laissait chaque soir, pour les reprendre chaque matin, chez un complaisant confrère.

Et il ne rentrait, et il ne sortait de sa mansarde que sous sa nouvelle défroque d'occasion.

Qui fut étonné la première fois... ce fut Jocelynette, de voir son papa si joli!

—Chut! fit Bob à demi sérieusement. C'est la fée noire encore...l'étais ouvrier... vois-tu bien, mon enfant...et elle m'a fait obtenir une place dans les bureaux...Mon Dieu...oui...je suis un bureaucrate maintenant...Quand tu étais toute petite, je te faisais peur parce que j'étais noir...plus tard, parce que j'étais en loques, je t'ai fait honte...tu pourras m'embrasser sans rougir ni crainte à partir d'aujourd'hui...je suis un monsieur comme il faut..

Et il riait et pleurait à la fois.

Pauvre Bob!...

Comme toujours, Jocelyne lui sauta au cou.

C'était quelque chose de charmant que de voir cette petite blondine aux yeux bleus...cette petite fille si blanche, si rose, si nativement exquise de distinction et de grâce...cette jeune demoiselle en un mot follement sauter sur les genoux de ce pauvre serviteur sublime, jouer avec ses grosses mains noires, tirer sa barbe

blanche et ses cheveux crépus... ou bien par quelque beau soir de dimanche, après la recette des vêpres, sortir un bras de ce burlesque ondimanché, le faire courir après sa balle ou son cerceau, le faire en agor, le faire endiabler à la rendre fou de bonheur et de plaisir !

Les jours néanmoins s'envolaient ainsi. Bientôt Jocelyne eut dix ans.

Bob eut alors de son devoir d'accomplir un nouveau sacrifice ; il lui avoua en pleurant qu'elle n'était pas sa fille ; il lui demanda pardon de ne pas lui avoir tout révélé plus tôt, il lui apprit enfin le nom de ses véritables parents, il lui raconta leur double et triste histoire.

A partir de ce jour là, Jocelyne pria chaque soir, non seulement le bon Dieu, mais encore la fée noire, et pour l'âme de de son père et pour l'âme de sa mère !

— Son père... sa mère !... réfléchissait en même temps Bob accroupi dans sa soupenette... Oui... oui... C'est une jeune fille de haute naissance... La fortune peut lui revenir un jour... il faut qu'elle reçoive une brillante éducation, qu'elle entre de l'automne prochaine, dans l'un des meilleurs pensionnats de Paris, qu'elle ait tous les talents comme elle aura toutes les beautés !

Et, poursuivant son rêve jusque dans le sommeil, le pauvre nègre s'endormait bien vite, pour revoir la Jocelynette à quinze ans, dans un riche salon, en toilette de bal de belle demoiselle, avec de longs rubans flottants à la ceinture, avec des diamants au coin de ses roses oreilles, avec un gros bouquet de fleurs rares à la main, même au milieu de l'hiver.

Mais comment arriver à ce merveilleux résultat... Que faire...

C'est le cas où jamais d'inspirer ton favori, puissante et bonne fée noire !

## VI.

Élever une jeune fille en n'ayant que les ressources incertaines de la mendicité, n'était pas chose facile. Bob dut recourir à d'autres moyens, combien en essayait-il qu'il fallut abandonner. Il ne connaissait aucun métier, il n'avait pas d'argent, et ne pouvait faire aucun négoce ; enfin le hasard lui vint en aide.

C'était l'époque où florissaient les jeux. Parfois, dans les longues soirées d'hiver, afin d'économiser à la fois la lumière et le feu, Bob avait profité de ses beaux habits pour monter dans une célèbre maison de jeu du Palais-Royal, au No. 113, pour y jouir gratis d'un brillant éclairage, pour s'y chauffer sans façon aux frais du gouvernement.

À la vue de tous ces tas d'or roulant sur les tapis verts, le pauvre nègre avait soupiré bien souvent, il s'était dit tout bas :

— Il n'en faudrait qu'un peu pour l'éducation de ma Jocelyne.

Quant à hasarder un écu, Bob n'y songeait pas... surtout sur la chance rouge.

La chance noire néanmoins le tentait en secret ; c'était la couleur de la fée, c'était la couleur de son visage !

Tout en suivant en simple curieux la marche du hasard, il observa que la rouge ne sortait jamais plus de vingt fois consécutivement.

Puis, il calcula à part lui, qu'en jouant un écu sur la noire alors seulement qu'elle serait restée dix-neuf coups sans en gagner un seul... deux écus si l'on perdait cette première mise... voire même quatre

écus si la série de vingt-et-uno rouges arrivait, ce qui ne s'était jamais vu... on gagnerait infailliblement un écu tous les soirs.

Cela devenait de plus en plus tentant. Bob néanmoins ne se laissa pas aller encore.

Il piqua les coups sur une carte durant tout un mois, durant tout un mois il joua d'imagination seulement, afin de se bien convaincre de l'excellence de son enlèvement.

Tout était parfaitement exact. Il résolut de jouer sérieusement.

À partir de ce soir là, Bob attendit tous les soirs avec une invincible obstination que l'instant propice fut arrivé... Bob tous les soirs joua jusqu'à quatre écus, mais toujours à coup sûr.

Que de sang-froid... que de patience... que de vertu ne lui fallait-il pas, pour rester fidèle à son inflexible consigne, pour guetter jusqu'à minuit parfois le seul coup que se permettait sa tenace volonté. Ce n'était plus du jeu cela... non... c'était du travail !

Et cependant ceux qui, dans le mendiant de la journée, auraient reconnu le piqueur de cartes assidu de chaque nuit, ceux-ci se seraient formé du pauvre nègre une bien fâcheuse opinion. Bob avait tout simplement trouvé le moyen de se créer cinq francs de rente par jour.

Grâce à cette nouvelle source de richesse, Jocelyne ne tarda pas à entrer dans l'un des pensionnats en renom de la capitale.

Et, lorsqu'elle en ressortit six ou sept ans plus tard, la jeune fille accomplie fut reçue par son père adoptif dans un joli petit appartement situé au-dessous de l'ancienne mansard où désormais coucha le fidèle Bob.

Elle eut un budget particulier, de simples mais gracieuses toilettes.

Bob durant quelques mois, fut le plus heureux de tous les noirs.

Mais bientôt il remarqua que Jocelyne devenait triste... Un jour, il lui sembla qu'elle dirigeait un amer regard vers certaine affiche qui, sur la muraille voisine, annonçait prochainement un superbe bal par souscription au profit des pauvres à l'Hotel-de-Ville.

— C'est juste ! pensa Bob incontinent... Pourquoi lui aurais-je fait apprendre la danse... Il faut qu'elle aille à ce bal !

La semaine suivante, le cœur ému et priant tout bas la fée noire, le nègre quadrupla ses enjeux.

Et le jour de fête, aussitôt après le dessert, Bob exhiba de certaine armoire un grand carton mystérieux.

Dans ce carton, il y avait une charmante et blanche toilette, avec une large ceinture flottante, avec des gants longs, avec une parure d'améthystes, avec un gros bouquet de camélias et violettes.

Rien n'y manquait.

— O mon Dieu ! fit Jocelynette toute éblouie. D'où donc me viennent toutes ces jolies choses, et que dois-je en faire, mon bon ami ?

— Habille-toi toujours, répliqua le nègre avec un malin sourire. C'est un cadeau de la fée noire !

Lorsqu'il rentra un quart d'heure plus tard dans la chambrette de la jeune fille, Jocelyne lui sembla si jolie, qu'il resta pétrifié d'admiration sur le seuil, qu'il se laissa glisser sans trop savoir pourquoi sur les genoux, et qu'il se prit à pleurer comme un enfant.

Puis, tendant d'une main fébrile, la carte de souscription :

— Partons ! s'écria-t-il enfin. Partons, mon enfant... Partons vite...

## VII.

Une modeste voiture emporta Bob et la jolie demoiselle, et les mit à la porte de l'ancienne maîtresse de pension de Jocelyne. Bob avait tout prévu et il avait supplié cette dame de servir de chaperon à son ancienne élève. Bientôt on fut à l'Hotel-de-ville.

À la grande porte, Bob quitta Jocelyne. — Comment, demanda-t-elle aussitôt, comment, tu n'entres pas avec moi, père ?

— Y penses-tu... mon enfant... un vieux bonhomme de domestique... un noir !... Non... non. je t'attendrai ici. à la porte... va ?...

— Prends un plaisir que tu ne partagerais pas... jamais, père, jamais !... Retournons ensemble à la maison...

Puisque je te dis que je suis satisfait ainsi... D'ailleurs, mademoiselle, je le veux !... Va donc, mon enfant... va toujours !...

(A continuer.)

—:o:—

## VARIÉTÉS.

Une anecdote bien touchante sur Mgr Pie qui vient de mourir.

L'Évêque prêtre venait d'être nommé à l'évêché de Poitiers ; près de lui vivait sa vieille mère, Mme Pie ; elle avait pour lui une grande affection, et l'appelait "monseigneur" comme tout le monde.

Un jour, le général commandant le département se rend chez l'évêque. Celui-ci travaillait ; sa mère va à la porte de son cabinet, frappe discrètement et dit :

— Monseigneur ! le général vous demande

Pas de réponse. — Monseigneur ! Monseigneur ! reprend la brave dame impatiente, le général vous attend !

Même silence. — Edouard, descends donc ! le général est là.

Cette fois la porte s'ouvrit. Le prêtre ne voulait être qu'Edouard pour sa mère.

\*~\*

Scène de raccommodement entre amants ! Elle — Soit, j'en conviens, j'ai mes défauts.

Lui (avec conviction) — Oh ! oui ! Elle (surprise). — Lesquels ?

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE

Publié tous les Jueux à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.25
Un numéro.....	0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU,

704 rue Sparks, Ottawa.